

L'ARMEE EN ANGLETERRE

Dans un discours qu'il a prononcé l'autre soir à la United Service Institution, lord Wolsey, général en chef de l'armée anglaise, a déclaré qu'il était nécessaire d'augmenter l'effectif de l'armée, sans quoi celle-ci ne pourra plus répondre aux exigences de la situation actuelle.

LES MOEURS FRANCO-RUSSES

Nous «russifierions» nous? Un personnage qui a habité longtemps St-Petersbourg et qui a à Paris des amis parmi les membres de la colonie russe, vient de prendre possession d'un nouvel appartement. Quel ne fut pas l'autre jour l'étonnement de sa femme, en recevant dans son nouveau domicile, à peine installé, un présent consistant en un pain noir... accompagné d'une jolie salière en argent remplie de sel; le tout accompagné de la carte de l'ami donateur!

LA STATUE DE GOUNOD

Le sculpteur Mercié travaille avec ardeur au monument Gounod. Le consciencieux artiste a eu quelque peine à découvrir, parmi les modèles, les trois jeunes femmes de type très différent qui doivent être Sapho, Marguerite et Juliette. Ces trois figures symboliques seront, comme l'on sait, placées en groupe charmant à côté d'un Génie de la musique, accompagnateur idéal de l'hyaline de gloire qu'elles chanteront éternellement en l'honneur du maître, dont le buste les domine, sur un autel antique.

LES PAPES POETES

Léon XIII, qui vient de publier une nouvelle édition de ses poésies latines, sous le titre de «Carmina novissima», n'est pas le premier Pontife qui se soit adonné au culte des muses. Parmi ses augustes prédécesseurs, mentionnons, en effet, Nicolas V qui, avant de monter sur le trône pontifical, était conservateur de la bibliothèque de Florence et avait formé une admirable collection de beaux livres et de manuscrits précieux. Poète également, le pape Pie II, qui se distinguait dans toutes les branches de l'activité humaine. Il publia des lettres, des poésies latines et même une sorte de roman autobiographique intitulé «Euryale et Lucrèce», qui était l'histoire de sa jeunesse. Plus tard, c'est Urbain VIII qui mania finement le vers latin, écrivant des hymnes, des odes d'un beau souffle lyrique et des épiques d'un tour morissant. Ses poésies furent publiées à Rome, en 1640, sous le titre de «Poemata», au quel on joignit un certain nombre de ses poésies italiennes.

APRES LA BATAILLE

Aujourd'hui que la fièvre jaune a disparu et que la terreur qu'elle inspira à notre population s'est dissipée, il est convenable que nous passions en revue la situation. J'ignore, personnellement, la manière dont la maladie s'est introduite dans notre ville; je préfère donc ne pas en parler. J'étais absent dans le moment, en mission officielle pour notre Bureau de Santé.

La question de savoir si cette irruption de la maladie est due à un accident inévitable, à un manque de vigilance, à une erreur de diagnostic, à de faux rapports ou à toute autre cause de négligence, a pas encore été bien démontrée, et une enquête rigoureuse en fournira seule l'explication. Ce qui a caractérisé la maladie cette année c'est le fait qu'elle est survenue très tard dans la saison et qu'elle a été d'un type très bénin. En ville nous avons eu à peu près 3000 cas rapportés au Bureau de Santé; à ceux-ci il faut ajouter au moins un nombre égal de cas non rapportés à cause de la frayeur de la quarantaine à domicile, ce qui donne un total de 6000 cas, au minimum. La mortalité a été à peu près 1/2 pour cent, mortalité tellement au-dessous de la moyenne que bien des personnes ont nié l'existence de la fièvre jaune.

Les mêmes résultats ont été observés à Ocean Springs et dans les endroits avoisinants. Si l'on en juge par ces chiffres, on peut affirmer que le mal physique, réel, personnel qui a causé la maladie dans une ville de 300,000 âmes n'a certes pas été très considérable... Nous l'avons déjà dit, toute autre maladie ne portant pas le nom odieux de fièvre jaune et qui aurait occasionné cinq fois plus de décès serait passée inaperçue. Mais si le mal moral est immense. On commença à oublier la fièvre jaune qui ne s'était pas montrée parmi nous depuis 19 ans... et voilà que les vieux préjugés viennent à se réveiller et que l'on associe de nouveau la pensée de la maladie au nom de la Nouvelle-Orléans. On calcule que les pertes commerciales s'élevèrent à 25 millions et qu'il faudra sans doute bien des années avant que la ville ne se relève de ce nouveau malheur.

Les souffrances, les privations individuelles résultant de la suspension des affaires, de la perte d'emploi et des abominables quarantaines locales ne peuvent guère se chiffrer, mais elles ont été bien grandes, sans nul doute. Tout autour de nous la terreur, la panique s'est emparée des personnes au point de leur faire perdre la tête; la folie seule peut expliquer certaines mesures, certains actes, aussi cruels et ridicules qu'inutiles, aux quels se sont livrés nos populations des villes et de la campagne. On a pu voir chaque petite localité s'ériger en gouvernement distinct et despotique, indépendant de l'Etat; des quarantaines à coups de fusil (shot gun quarantines) défendant aux citoyens d'entrer et de sortir de chez eux, s'opposant au passage des trains de voyageurs et de marchandises ou bien ne leur permettant de traverser leurs lignes qu'à grande vitesse et à condition de tenir portes et fenêtres hermétiquement fermées; s'opposant au passage et à la distribution de lettres et journaux même désinfectés; chassant de force des personnes provenant de lieux infectés ou «suspects»; refusant l'entrée de wagons chargés de marchandises inoffensives, voire même désinfectés, de chaux et de glace! Enfin n'avons-nous pas vu repousser coups de fusil nos autorités sanitaires alors qu'elles entreprenaient une mission officielle et paisible dans l'intérêt même de ces populations! Et tout cela se passait en Louisiane, à la veille du 20ème siècle! Qu'est devenue notre civilisation? et notre chevalerie, notre raffinement si vanté! A aucune

pas même pendant l'année terrible de 1853. Il n'avait existé parmi nous une telle panique, une telle terreur! Nous nous sommes souvent demandé pourquoi la fièvre jaune, qui n'est pas plus fatale que la plupart des maladies infectieuses, inspirait une si terrible frayeur au peuple américain! Comment se faisait-il que ce peuple si téméraire, si imprudent d'habitude... prêt à risquer sa vie dans une course de steamboat ou dans toute autre expédition de ce genre... si brave d'ordinaire, pouvait devenir pusillanime, timide, lâche en présence de quelques cas de fièvre, au point d'avoir recouru, pour se protéger, à des mesures tirées des âges barbares, et dignes des temps funestes où un malade de la lèpre ou de la peste était traité comme un criminel ou comme un possédé du démon, où les femmes hystériques étaient appelées des sorcières et comme telles brûlées sur le bûcher!

Nous pouvons affirmer sans crainte de nous tromper que toutes les souffrances, toutes les privations que nos populations viennent de subir ont été causées bien plus par les mesures prises contre la maladie que par celle-ci. C'est ici le cas de dire: le remède est pire que le mal.

La petite épidémie que nous venons de traverser a eu au moins un bon côté. Elle a appelé l'attention des autorités et des citoyens sur la nécessité de la sanitation locale. A aucune époque, la ville a-t-elle été mieux tenue, ses rues ses rigoles mieux lavées, mieux nettoyyées, ses immondices plus régulièrement enlevées, ses tenements (maisons ouvrières) mieux débarrassées de leur surcroît de population sale et entassée, et de leurs tonneaux d'ordures, etc. On ne saurait trop rendre hommage à nos Associations Sanitaires volontaires auxquelles nous devons les métamorphoses opérées dans les quartiers les plus sales de la ville. L'usage des pompes à feu pour nettoyer les rues et les rigoles et l'emploi des appareils à brûler les ordures et le rebut des maisons ont rendu de très grands services et la continuation de ces moyens ne saurait être trop fortement recommandée. Jamais les avantages de toutes les mesures de sanitation et de propreté n'ont semblé être mieux appréciés. Et franchement si cette dernière irruption de fièvre parmi nous ne pouvait procurer à la ville le bienfait permanent de toutes ces améliorations sanitaires, si son état de propreté pouvait être assuré pour l'avenir, nous serions disposés à considérer cette quasi-épidémie comme un bienfait déguisé, malgré toutes les pertes commerciales qui en sont résultées.

Mais nous craignons que, comme bien des fois déjà, tous ces efforts, tous ces travaux ne soient que temporaires, et d'un caractère spasmodique, «tout pour le moment», et qu'une fois le danger passé, nous ne retournions dans notre routine habituelle et dans notre manque d'amour-propre municipal. Il nous semble que déjà l'enthousiasme a bien diminué, que les travaux d'assainissement se sont ralentis et tout donne à craindre que nous ne retournions bientôt à notre pitoyable incurie d'autrefois.

Le but principal de ce travail est de signaler le danger et de tâcher d'empêcher la reproduction des fautes passées. Le grand argument souvent invoqué pour atténuer, sinon justifier, notre mauvais état de sanitation locale, c'est le manque d'argent, nos ressources insuffisantes. Une telle excuse ne peut être admise quand il s'agit d'une ville de l'importance de la Nouvelle-Orléans, dont la prospérité et l'existence même dépendent entièrement de son état sanitaire et de sa réputation de salubrité. Dans tous les pays civilisés, les gouvernements et les particuliers se sont convaincus depuis longtemps que toute amélioration sanitaire doit être considérée comme un bon placement, comme une bon-

ne affaire, que les milliers de dollars ainsi investis rapportent des millions, sans parler de l'augmentation de la population et du développement de la mortalité. La fièvre jaune est une maladie exotique; elle ne naît pas sur notre sol — ceci est prouvé depuis longtemps — et son apparition en cette ville a toujours été due à l'importation. Cela étant, le plus sûr moyen de ne pas l'avoir, c'est de l'empêcher d'entrer par un vigilant système de quarantaine qui défende toutes les approches de la ville, par terre et par mer, sur le devant, à l'arrière et sur les côtés. Durant les mois d'été surtout nous devons nous protéger de toutes parts et ne jamais perdre de vue le danger qui nous menace. Notre sécurité est au prix d'une constante vigilance.

Mais si par négligence, ou autrement, la maladie venait à pénétrer jusqu'à nous, comment diminuer ses ravages, empêcher son accroissement? Notre seule, notre meilleure mesure de prévention consiste en une bonne sanitation locale. Que notre ville soit en tout temps dans de bonnes conditions sanitaires, que nos rues soient bien tenues, que nos ruisseaux soient remplis d'eau courante, que nos affouages «tenent en hausse», dans le centre de la ville soient abolis à jamais, et par-dessus tout qu'un excellent système de drainage et d'égouts soit au plus vite terminé et la maladie ne se propagera pas ou perdra de sa virulence parce qu'elle ne trouvera plus ici de «nidus» favorable.

Et en plus, avec un bon état sanitaire local, toutes les autres maladies infectieuses diminueront de fréquence et d'intensité. Les principales conditions locales favorables au développement de la maladie sont: une certaine latitude, une température élevée et le défaut de bonne sanitation, tels que mauvais drainage, manque d'égouts, accumulation d'immondices et de malpropreté de tout genre, etc. Plusieurs de ces conditions d'insalubrité sont sous notre contrôle. Tâchons donc d'améliorer, de transformer l'état sanitaire de nos villes... Voyez ce que la sanitation locale a fait pour nos villes du Nord, jadis décimées par de fréquents épidémies. Pendant près d'un siècle ces villes ont plus souffert que les villes du Sud situées sur le Golfe ou sur l'Atlantique. A mesure que les épidémies de fièvre jaune disparaissaient au Nord, elles devenaient plus fréquentes et plus fatales au Sud. Boston fut infectée pour la dernière fois en 1815; New York en 1823; Philadelphie en 1820; Baltimore en 1818.

De 1851 à 1878, il mourut 30,984 personnes de la fièvre jaune dans le Sud. Pendant tout ce temps la maladie ne se montra pas au Nord. A quoi attribuer ces changements à des conditions atmosphériques? Le même climat, le même degré de chaleur existe aujourd'hui au Nord qu'il y eut autrefois au Sud. Boston fut infectée pour la dernière fois en 1815; New York en 1823; Philadelphie en 1820; Baltimore en 1818. De 1851 à 1878, il mourut 30,984 personnes de la fièvre jaune dans le Sud. Pendant tout ce temps la maladie ne se montra pas au Nord. A quoi attribuer ces changements à des conditions atmosphériques? Le même climat, le même degré de chaleur existe aujourd'hui au Nord qu'il y eut autrefois au Sud. Boston fut infectée pour la dernière fois en 1815; New York en 1823; Philadelphie en 1820; Baltimore en 1818.

Le fait que la fièvre jaune ne sévit plus au Nord est dû au changement remarquable survenu dans les conditions sanitaires de ces villes. Partout les terres basses, marécageuses ont été drainées, exhaussées et cultivées; dans toutes les villes les rues ont été pavées; on y a introduit un bon système de drainage et d'égouts, un excellent service de voirie, le «garbage» est enlevé rapidement et régulièrement; partout une eau pure, abondante pour tous les usages, baign, nettoyage, arrosage, etc., abondance de parcs, squares, etc.

Les mêmes mesures d'assainissement ont donné d'excellents résultats dans certaines villes du Sud: Charleston, Savannah, Atlanta, Richmond, Memphis. Cette dernière nous a donné un exemple frappant de la valeur de la sanitation locale. Après les épidémies de 1878 et 1879, la ville a été soumise à un système de nettoyage

s'accomplis et a adopté l'admirable système d'égouts de Waring. Ces mesures n'ont pas tardé à donner des résultats merveilleux... la mortalité jadis très élevée a été réduite à un chiffre minime. Les mesures sanitaires qui ont été si efficaces dans nos villes américaines ne le seraient pas moins, sans doute, appliquées aux pays où la fièvre jaune est endémique et il est permis d'espérer que le jour où, grâce aux merveilleux progrès du génie sanitaire, les conditions locales de la Havane, de Vera-Cruz, de Colón et de Rio vendront à complètement changer, nous verrons cette maladie à jamais bannie de ses foyers primitifs. Déjà on remarque que dans certains quartiers de ces villes on ont été introduites quelques réformes sanitaires, la fièvre a perdu de sa virulence. Le «nidus» le plus favorable au développement des germes de la maladie paraît être un sol saturé de matières organiques animales en putréfaction. Cela étant, tous nos efforts doivent tendre à la destruction de telles matières dans les localités où la maladie est endémique et celles où elle court le risque d'être introduite, alors surtout que leurs conditions de température sont favorables à la propagation de ces germes (Sternberg).

Peut-on mettre en doute les possibilités des efforts réunis de ces deux nouvelles conquêtes humaines: la science et le génie sanitaire? N'avons-nous pas vu les changements extraordinaires qu'elles ont opérés dans la ville de Londres avec ses cinq millions d'habitants... sa mortalité jadis de 40 pour 1000, n'a-t-elle pas été graduellement réduite à 18 pour 1000? Voyez les transformations qui ont eu lieu à Marseille, Toulon, Rome et Naples qui étaient, il n'y a pas bien longtemps, les véritables foyers de maladies pestilentielles. Grâce à son admirable système de sanitation locale, l'Angleterre se voit aujourd'hui le tout premier pays de l'Europe.

Infecté la Nouvelle-Orléans, située sur la limite nord de la zone de fièvre jaune, sans cesse menacée par les pays voisins, la sanitation locale est plus nécessaire, plus indispensable que dans aucune ville des Etats-Unis. Surveillons avec zèle nos divers portes d'entrée, mais, en même temps, ayons soin que notre ville se trouve toujours dans les meilleures conditions de salubrité possible, afin qu'au cas où la maladie viendrait à traverser notre ligne extérieure de défense, elle ne trouve ici aucun élément de propagation. Un système constant de sanitation et de propreté municipale sera plus puissant pour enrayer la maladie, que d'innombrables quarantaines locales contradictoires et tyranniques inspirées par la terreur. (Grâce à nos ressources modernes, il n'est pas plus permis à une ville qu'à un individu d'être malpropre. Chez l'individu, la malpropreté est une honte, dans une ville c'est un crime. Sachons en faire un crime.)

La nécessité absolue de ce système de quarantaine, par mer et par terre, contre «tous» les points dangereux, étrangers ou domestiques, du dehors ou de l'intérieur: 20. Sur l'éloignement de nos côtes de la quarantaine de Ship Island. 30. Sur la nécessité absolue de mesures permanentes de sanitation locale, pour notre ville. C'est un devoir sacré pour nos autorités d'Etat et de ville d'assurer à jamais, à n'importe quel prix, les conditions sanitaires d'une ville aussi exposée que la nôtre. En le faisant, nous défendons ce que nous avons de plus cher: nos foyers et nos enfants. Et on peut nous assurer un excellent placement à venir. «La sanitation d'une ville rapporte de gros intérêts.»

Dr FÉLIX FORMENTO. Les maladies bilieuses, la constipation, et les maladies sont soulagées et guéries par les Pilules d'Ayer.

La Lune à quarante kilomètres

Cette fois-ci, paraît-il, c'est sérieux. Il ne s'agit pas de projet plus ou moins fantaisiste de la Lune à un mètre, dont le moindre défaut est d'être matériellement impossible à réaliser. Un astronome anglais, le professeur Elmer Gates, vient d'inventer un appareil d'optique, appelé le télémicroscope, lequel, combiné avec le télescope ordinaire, permet d'obtenir des grossissements inconnus jusqu'à ce jour.

L'appareil, expérimenté à l'Observatoire de Greenwich avec une lunette de 22 centimètres, d'une puissance moyenne, a donné un grossissement de vingt-cinq mille diamètres. De nouveaux essais vont être faits, le mois prochain, à l'Observatoire de Lick, aux Etats-Unis, où se trouve le plus grand télescope dont on puisse se servir actuellement pour les recherches astronomiques. D'après les calculs de l'inventeur, que les premiers résultats obtenus ont pleinement confirmés, la Lune sera rapprochée à une distance maxima de quarante kilomètres, de telle sorte que l'on pourra très bien distinguer à sa surface des objets de huit à dix mètres, pourvu qu'ils soient assez fortement éclairés.

Les cadavres du Négus au Tsar.

Un des quatre chevaux envoyés par Méndlik avait, dit-on, la queue teinte en rouge, ce qui constitue, en Abyssinie, une sorte de distinction. En effet, la bête avait servi au Négus pendant sa dernière campagne. Les chevaux étaient tout sellés; deux de ces selles sont en or et deux en argent. Toutes les quatre sont du style arabe, mais fabriquées en Abyssinie. Il y avait, en outre, un énorme boeuf abyssin, des dents d'éléphant pesant environ 104 kilogrammes.

MOTS DE LA FIN

A la correctionnelle: Le président au prévenu: —Comment vous appelez-vous? Le prévenu, modestement: —Oh! monsieur le président, mon nom ne vous dirait rien! Berlioz est défiant et incrédule; il rendrait des points à St Thomas. On faisait hier devant lui l'éloge d'un artiste en vue et on ajoutait: —Il paraît de plus qu'elle a une jambe adorable. Et Berlioz a répondu: —Hum! hum! une jambe! une! mais l'autre! Fragment de dialogue. —Bah! après tout, moi, je m'en moque!... Comme disait un de mes bons amis! vertu n'est qu'un mot. —Votre ami était un sceptique? —Non... c'était un employé du télégraphe! Le fils de Rapinau étudie la médecine. A son dernier examen, on lui pose cette question: —Quelles sont les premières constatations que vous devez faire quand vous êtes appelé près d'un malade? —M'assurer de sa solvabilité. Entre amis de pension qui se retrouvent. —Ainsi tu es mariée? —Depuis quatre ans. —Heureuse? —Tout à fait. —Des enfants? —Oh! non, nous ne pouvons pas: avec un petit appartement comme le nôtre!...

—Laquelle?

—Roubault me regarda en dessous, fixement. Il est loin de manquer d'intelligence et au ton dont il me parlait de toi et de son maître, il était facile de comprendre qu'il vous est sincèrement attaché à tous deux. —C'est peut-être bizarre, mais c'est certain. —Voyons, fit-il, vous vous amusez à me faire jaser, docteur. Ma parole, je pense que vous en savez plus que vous ne voulez le laisser croire... Vous êtes trop l'intime de Jean pour qu'il ne vous ait pas fait quelques confidences et, s'il vous plaisait de parler, vous pourriez peut-être m'apprendre bien des choses. —Non, en vérité! —Mon accent fut sans doute de nature à convaincre Roubault, car il murmura entre ses dents: —C'est particulier! —Tout en causant, nous marchions lentement et nous étions arrivés à la rue de Rivoli par la place Vendôme. —Le temps était admirable et d'une sérénité merveilleuse. —Des myriades d'équipages montaient vers la place de la Concorde et les Champs-Élysées. —Les femmes avaient arboré leurs plus fraîches toilettes de printemps. —Ce n'étaient que robes grises, roses, bleues ou crème, avec des ombrelles des nuances les plus délicates. —Les victorias ressemblaient

à des corbeilles de fleurs.

—Roubault me regarda brusquement en face et me demanda: —Voulez-vous les voir? —Qui? —Le marquis de Bordes et Thérèse... —Ensemble? —Ah! non, par exemple. Le marquis ne s'affiche pas et n'affiche pas les autres... —Il tira sa montre. —Cinq heures, dit-il, c'est le moment. Vous n'êtes pas pressés? —Je n'ai rien à faire. Et vous, Roubault? —Je suis libre comme l'air... Le patron ne me demande jamais compte de rien... Venez. —Il m'entraîna d'un pas moins nonchalant vers la grande avenue des Champs-Élysées. —Nous ne tardâmes pas à y arriver. —C'était comme un fleuve dans lequel une infinité de ruisseaux seraient venus se jeter. —En remontant vers l'Arc de Triomphe, la chaussée apparaissait noire de voitures et de cavaliers auxquels se mêlaient déjà quelques bicyclistes. —Mais, en général, ils faisaient triste figure parmi tant de merveilles de goût et d'élegance. —Nous nous avançâmes jusque qu'en-dessous du rond-point et nous étions à peu près à mi-chemin de la place de l'Étoile, lorsqu'une victoria vint à passer,

attelée d'un seul cheval et conduite par un cocher portant une livrée marron.

—Une jeune femme était seule sur les coussins, vêtue d'une toilette noire, un vrai costume de deuil. —Un chapeau de crêpe à larges bords mettait une ombre sur le visage et ses yeux bleus qui lui cachaient à demi le front. —Elle semblait très svelte et son visage était d'une pâleur extrême. —Roubault me gissa à l'oreille: —Quand je vous disais, docteur, que vous alliez les voir! Invoici déjà la moitié. —C'était Thérèse. —Sa beauté s'est plutôt accrue. —Il est impossible de n'en être pas frappé, mais sa tristesse semblait navrante. —On aurait dit qu'elle avait perdu tout ce qu'elle aimait dans le passé et toutes ses espérances dans l'avenir. —Bien qu'elle baissât la tête et parût absorbée par les plus sombres pensées, elle m'aperçut sans doute, car une rougeur violente empourpra ses traits; mais elle n'osa lever les yeux de mon côté. —«Eh bien! me demanda Roubault qu'en pensez-vous, docteur? Est-elle assez jolie? —Et plus triste encore! —Vous avez raison. Mais attendez quelques mois et ce ne sera plus de la tristesse, mais du désespoir.

—Pourquoi?...

—Louis ne me répondit pas. —Seulement, trois minutes plus tard, une autre voiture plus grande, plus luxueuse, un landau attelé de deux alezans de grand prix, arriva au même endroit. —Il s'avançait au pas vers le milieu de la chaussée. —Sur le siège, il y avait un de ces imposants cochers au poids desquels on peut juger de l'importance des maîtres, et un valet de pied de bonne mine. —Un cavalier montant avec une aisance admirable un cheval plein de feu et parfaite ment mis, se tenait à la portière et causait familièrement avec les deux dames qui occupaient ce landeau. —L'une d'elles était de toute évidence une gouvernante d'âge mûr; une jeune fille d'une vingtaine d'années, vêtue d'une toilette claire. Elle sourit au cavalier qui se trouvait à côté d'elle, avec une grâce pleine d'abandon. —La future: me dit Roubault. —Et le cavalier? —Le marquis de Bordes. —La demoiselle se nomme... —Gabrielle de Lussay; elle n'a plus que son grand-père, le vieux duc. Le père a été tué à Sedan, par un éclat d'obus, pendant la guerre de 1870. Il était capitaine de mobiles. La mère, désespérée, ne lui a survécu que cinq ans. La jeune fille est hé-

ritière d'une grande fortune et un peu la parente du marquis.

On dit qu'elle n'est pas d'une forte santé. La vieille marquise de Bordes et le duc sont très liés et veulent ce mariage... Pour moi, il se fera... —Quand? —Plus tôt qu'on ne pense. —Je demandai: —Thérèse s'en doute-elle? —Non. Donc, quand la nouvelle éclatera, vous comprenez le chagrin! —Oui, je le comprenais parfaitement. —C'était la fin d'une liaison adultère, le délaissement de Thérèse, de la maîtresse, et elle devenait une femme sans mari, une maîtresse sans amant, une mère sans enfants! —Comme je me livrais à ces réflexions, le cavalier tendit la main à la jeune fille du landau, qui la serra avec une sorte avilée; il salua la gouvernante en ami, mit son cheval au trot et s'éloigna. —Je vis très distinctement la jeune fille le suivre avec des yeux pleins d'amour et sa poitrine s'enfla sous sa robe légère dans un long soupir. —J'étais fixé. —De ces deux êtres du même monde, de la même condition, il en avait au moins un qui aimait passionnément. —Roubault redescendit l'avenue avec moi. —Voyez-vous docteur, me

dit-il, il n'y a pas besoin d'être une tireuse de cartes pour dévoiler l'avenir.

Depuis quelques jours le marquis est soucieux. Il cédera. Et puis, n'est-ce pas toujours de cette façon que les choses se passent?... —Je n'objectai rien. Qu'aurais-je dit? —Mon pauvre Jean, j'ai enfreint ta défense! —Je t'ai parlé d'elle. —M'en voudras-tu? —Je ne pense pas. —Tels sont, mon cher ami, les résultats de mon voyage. —Quelques instants après, je quittai Roubault au pont de la Concorde. —Voici ses dernières paroles: —Si vous savez où est mon malheureux cousin, dites-lui que je suis tout à son service et que je voudrais de bon cœur lui être utile. Assurez-le de mon amitié. —Ma commission est faite. —J'avais du temps devant moi jusqu'au dîner. Je revis le chemin que nous avions parcouru ensemble. —Vers sept heures, par une des plus belles soirées qu'on puisse rêver, je revis passer la jeune fille du landau. —Son visage était rayonnant d'espérance. —Je revis aussi un peu plus tard Thérèse dans sa victoria. —Elle était toujours seule et me parut cent fois plus sombre encore. —On aurait dit qu'elle était déjà écrasée sous le poids de la honte et de l'abandon. —Je dînai seul dans un restaurant du boulevard, écouré de la sensation d'isolement que j'éprouve toujours dans ces foules grouillantes d'inconnus et d'étrangers, et je rentrai à l'hôtel pour achever cette lettre et te l'expédier aussitôt. —Demain, je regagnerai Milly et mon «sweet home», selon l'expression chère aux Anglais. —Je te plains, mon ami, des coups dont tu es écorcé, d'autant plus que tu ne les méritais pas. —Te l'avouerais-je? —En voyant la figure contraincée, si belle toujours de Thérèse, c'est surtout une pensée de pitié qui m'est venue. —L'expiation est déjà commencée. —Que sera-t-elle? —Certes, tu ne saurais l'excuser, mais je crois que si c'était possible, cette malheureuse déclassée accepterait ton pardon avec reconnaissance et qu'elle essaierait d'effacer le passé et de te le faire oublier à toi-même.

Strop enlève le film Winslow

Ce coup a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE GENS pour leurs ENFANTS EN DENTITION, avec un SUCCÈS PARFAIT. C'EST LA MÈRE L'ENFANT AMOULTEUR EN SUITE ET SOULAGE les DOULEURS QUI SONT LES COLIQUES; c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez tous les pharmaciens dans le monde entier. Soyez sûrs de commander le «Strop» enlève le film Winslow; n'ou pas un autre. Vingt-cinq ans de succès.